



MIN JIN LEE
LA FAMILLE
HAN

ROMAN


CHARLESTON

MIN JIN LEE

LA FAMILLE HAN

Fille aînée d'immigrés coréens, Casey Han a été élevée dans le Queens dans le respect des traditions et des valeurs de ses parents. Ils ont travaillé dur toute leur vie pour assurer à leurs enfants un bel avenir, mais à vingt-deux ans, Casey, tout juste diplômée de Princeton, n'a aucune véritable ambition professionnelle et ne rêve que d'une chose : faire partie de la haute société new-yorkaise. Au grand désespoir de son père, elle refuse son admission en droit à Columbia et se retrouve sans travail ni argent à Manhattan. Casey est prête à tous les sacrifices pour pénétrer dans ce monde étincelant de privilèges, de pouvoir et de richesse, mais à quel prix ?

S'inspirant des grands romans victoriens, Min Jin Lee offre le portrait saisissant d'une jeune femme cherchant à s'affranchir de sa communauté, miroir d'une génération tiraillée entre le désir d'intégration et le poids des traditions.

« UN PREMIER ROMAN
AMBITIEUX ET REMARQUABLE. »

The New York Times

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

ISBN : 978-2-36812-947-0



9 782368 129470

23,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : © Shutterstock




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LA FAMILLE HAN

Titre original : *Free Food for Millionaires*

Copyright © Min Jin Lee, 2017

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Bourgeois

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-947-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions. Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (LillyCharleston) !

Min Jin Lee

LA FAMILLE HAN

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laura Bourgeois


CHARLESTON

À Umma, Ahpa, Myung et Sang

Avant-propos :
Mon apprentissage de la fiction

J'avais déjà échoué à publier deux romans. Le premier avait été refusé par les maisons d'édition, et j'avais moi-même écarté le deuxième, parce qu'il n'était pas assez bon pour leur être soumis. À trente-deux ans, je me suis lancée dans l'écriture du troisième.

Je m'obstinais à écrire depuis 1995, l'année où j'avais renoncé à ma carrière d'avocate. Les longs horaires d'un cabinet d'avocat de Manhattan n'étant pas compatibles avec la maladie hépatique chronique dont je souffrais depuis le lycée, j'avais décidé de me reconverter dans l'écriture de fiction. Christopher, mon mari, avait un poste stable et une très bonne mutuelle, mais c'était avec deux revenus que nous avions souscrit un prêt bancaire pour l'achat de notre appartement. Le budget était serré. Après une fausse couche, puis une grossesse difficile, Sam, notre fils, est né. Cette même année, nous avons appris la situation financière catastrophique de proches parents, et soudain nous avons dû subvenir aux besoins d'un deuxième ménage en plus du nôtre.

Ce n'est jamais une stratégie financière prudente que de devenir écrivaine. Pour autant, je n'avais pas imaginé que j'épuiserais mes économies en un an et que je me retrouverais dans une situation si précaire : incapable de gagner un modeste salaire, de payer la crèche ne serait-ce qu'à mi-temps pour pouvoir écrire, handicapée au quotidien par ma maladie, et endossant les dettes de ceux que j'aime.

J'avais honte. Au bout de six ans, je n'avais toujours rien publié et mes choix avaient plongé nos comptes dans le rouge. J'ignorais comment nous allions pouvoir régler les factures, envoyer Sam à l'université et épargner pour la retraite. Lorsque mes amis m'invitaient à déjeuner, j'inventais des excuses parce que je ne pouvais pas me permettre le luxe de sortir au restaurant. Je n'avais pas de réponse à leur donner quand ils me demandaient avec toutes les meilleures intentions du monde la date à laquelle ils verraient mon livre en librairie. Je cachais mon échec en me cloîtrant chez moi.

Dès l'instant où j'ai renoncé à ma carrière d'avocate, je me suis efforcée à apprendre à écrire correctement. J'avais publié des articles dans le journal du lycée. Bien qu'originellement étudiante en histoire, je m'étais inscrite pour mon propre plaisir à trois cours dans le département de littérature. À ma grande surprise, j'avais remporté un prix dans la catégorie fiction, et un dans la catégorie essai. Il est possible que ces récompenses scolaires m'aient poussée à croire, à tort, qu'il me suffisait d'arrêter le droit pour publier un livre. Or plus je m'intéressais à la fiction, plus je me rendais compte que l'écriture de roman nécessite une rigueur et une maîtrise qui n'a rien à envier à l'étude de l'ingénierie ou de la sculpture. Il me fallait une formation digne de ce nom. Néanmoins, après des études de droit déjà très onéreuses, je ne pouvais pas me permettre d'investir dans un nouveau cursus universitaire. Alors je me suis débrouillée pour concocter ma propre formation en écriture.

Depuis toujours lectrice avide des classiques du XIX^e siècle, je m'y suis plongée plus encore. J'ai dévoré tous les bons romans et nouvelles que j'ai pu trouver, et j'ai analysé en profondeur les meilleurs. Si je tombais sur un paragraphe merveilleusement bien forgé, disons, extrait de *Jours de juin*, de Julia Glass, je le recopiais aussitôt dans mon cahier d'écolière. Puis, je lisais attentivement ses phrases élégantes, épinglées sur les pages trop fines comme un papillon rare sur une mousseline bas de gamme. La technique renforce les émotions et la réflexion de l'écrivain. En lisant et relisant les nouvelles de Junot Díaz dans *Comment sortir une latina, une black, une blonde, ou une métisse*, j'ai été frappée par sa bravoure et son génie. Sa voix narrative correspondait parfaitement à la délicatesse et à la puissance de l'architecture de l'intrigue. La grande littérature n'a pas besoin de jolis mots ou de bons sentiments, elle requiert de l'émotion, de la structure, des idéaux et du courage. Les plus belles œuvres de fiction me remplissent de joie, comme peut le faire la contemplation d'un tableau de maître, d'un coucher de soleil sur l'océan, ou du visage d'un enfant.

À New York, il est possible d'étudier l'écriture avec les plus prestigieux auteurs pour une somme dérisoire. Quiconque a les moyens de vivre ici dispose d'une pléthore de trésors culturels à portée de main, au point que les artistes travaillent pour trois fois rien. Une fois par semaine, quand Christopher quittait son travail plus tôt et pouvait garder Sam le soir, je me préparais un sandwich à la dinde ou un peu de houmous à emporter et j'allais assister à des conférences ou rejoindre mon groupe d'écriture. Pour moins de deux cents dollars, j'ai pu étudier pendant plusieurs semaines auprès de Lan Samantha Chang, Rahna Reiko Rizzuto et Jhumpa Lahiri, au sein de l'Asian American Writer's Workshop, alors que leur immense carrière dans la littérature

débutait à peine. J'ai suivi des cours au Gotham Writers Workshop avec Wesley Gibson. Pour le même montant et pendant tout un trimestre, j'ai reçu l'enseignement de Jonathan Levi, Joyce Johnson, Joseph Caldwell, Joan Silber, Shirley Hazzard et Nahid Rachlin au centre culturel 92nd Street Y. « The Y », comme on le surnomme, accueille entre autres une école maternelle, le jour. Le soir, dans les salles de classe des tout-petits aux odeurs de gouache et de jus de pomme, des adultes se rassemblent avec pour unique but de savoir si les histoires qu'ils écrivent ont un sens. Les enseignants m'encourageaient avec bienveillance à poursuivre sur ma lancée, mais en mon for intérieur, je me demandais s'il ne valait pas mieux renoncer. Je commençais à vieillir et j'avais peur que, passé un certain âge, il me soit plus difficile de retrouver un poste stable dans le monde de l'entreprise.

L'année qui a suivi la naissance de Sam, sur un coup de tête, j'ai monté un dossier de candidature pour assister à la Sewanee Writers' Conference et j'ai été acceptée. Les frais d'inscription étaient hors budget pour moi, quelque chose comme mille dollars. Mais je savais combien il était difficile d'obtenir une place pour ce prestigieux séminaire, et je me disais que ce serait un cadeau bien mérité après avoir sacrifié mon corps – ou du moins c'était ainsi que je le percevais – aux grossesses, à la maladie et à l'allaitement. Christopher a posé des congés pour garder Sam et je suis partie dans le Tennessee. Pendant neuf jours, j'ai étudié la fiction auprès d'Alice McDermott et de Rick Moody. Chaque soir, après les cours, je fondais en larmes dans ma chambre tant mon bébé me manquait.

À Sewanee, j'avais l'impression que tout le monde avait suivi ces fameux cursus d'écriture créative des grandes universités américaines comme l'Iowa Writer's Workshop, et qu'ils avaient déjà tous un contrat avec une maison d'édition. À l'époque, les participants au

séminaire devaient porter un badge, et sur le mien on ne pouvait lire que mon nom – ce qui indiquait que je n’avais pas été défrayée au mérite pour être là. Un jour, au déjeuner, j’ai rencontré une jeune femme dont le badge stipulait sous son nom celui de la bourse qui la sponsorisait. Légitimée par ses publications passées, elle n’avait rien dépensé pour être ici. Autour de la table, plusieurs étaient là grâce au financement d’un organisme extérieur, et la jeune femme s’est joyeusement moquée de ces femmes au foyer qui paient plein pot pour assister à un séminaire. Il m’a fallu un instant pour comprendre que j’étais la cible de sa pique. Cet été-là, j’avais trente ans, je venais de devenir maman, et je découvrais qu’il existait des jeunes artistes méprisant les aspirantes autrices avec enfant. Mon appétit ainsi coupé, j’ai regagné ma chambre. J’ai évité cette femme pendant le reste du séjour, persuadée qu’elle avait raison, que c’était une erreur de voyager si loin pour assister à des conférences. Mais, à la fin du séminaire, Alice McDermott a sélectionné l’histoire que j’avais rédigée au sein de son atelier pour la proposer à un recueil de nouvelles de jeunes écrivains prometteurs, le *Best New American Voices 2000*. Mon texte n’a pas été choisi par les éditeurs, mais je me suis tout de même autorisée à penser que, peut-être, pouvais-je poursuivre dans cette voie.

Un nouvel élément encourageant est arrivé, quelques mois plus tard. J’ai reçu une bourse à la création de la New York Foundation for the Arts dans la catégorie fiction. Elle s’élevait à sept mille dollars. Je me suis servie d’une partie de la somme pour financer un séminaire de cinq jours auprès du célèbre éditeur et écrivain Tom Jenks, et de la romancière Carol Edgarian. Pour améliorer mon phrasé, j’ai lu de la poésie. J’ai suivi un cours de prosodie au Y avec David Yezzi, qui a changé ma manière d’envisager chaque mot. Chaque fois que la

critique Helen Vendler donnait une conférence au Y, je faisais des pieds et des mains pour y assister.

Il y avait tant à apprendre, une telle matière à s'entraîner. J'ai commencé à voir la poésie dans la prose, et la prose dans la poésie. La structure m'apparaissait dans les poèmes, les histoires, les pièces de théâtre. Les phrases et les paragraphes avaient pour moi une musicalité nouvelle. J'entendais les silences entre les mots. Toute cette initiation était comme acquérir une vision aux rayons X et une ouïe bionique. Je n'avais aucun moyen de quantifier objectivement les connaissances que j'absorbais, et je ne saurais pas dire pourquoi j'ai songé que mon programme éducatif autodidacte était le bon, mais j'ai suivi les étapes qui m'étaient accessibles, avec la certitude mystérieuse que je finirais bien par apprendre comment écrire correctement.

Une fois mes fonds épuisés, au lieu de participer à des cours payants, je suis allée à des lectures publiques où j'achetais des livres grand format beaucoup trop chers pour mon budget. Si, à la fin de la rencontre en librairie, l'écrivain proposait de répondre aux questions du public, j'en avais une dizaine sur le bout de la langue. Mais j'étais incapable de prononcer le moindre mot. J'ai assisté à des séances de lecture d'Herman Wouk, Marilynne Robinson, Junot Díaz, Joyce Carol Oates, Gary Shteyngart, Julian Barnes, Richard Ford, Jay McInerney, Chang-rae Lee, Veronica Chambers, Ian McEwan, Joan Didion, Susanna Moore, Shirley Hazzard, James Salter, Kazuo Ishiguro, Toni Morrison, Rick Moody, Susan Minot, et tant d'autres. Il fallait absolument que je sache : *Comment avez-vous fait ça ? Comment m'avez-vous plongée dans cet univers alternatif de votre création ? Comment avez-vous provoqué en moi ces émotions nouvelles et anciennes ? Où avez-vous puisé la foi nécessaire pour continuer à tout prix ? Et pourtant je parvenais à peine à articuler une phrase audible en leur*

présence. Mais je suppose que je ne m'en sentais pas obligée, car leur œuvre me parlait et m'accompagnait intimement sans que ni eux ni moi n'ayons besoin de nous faire valoir.

J'ai pour habitude de lire dans le métro. Un jour, alors que je terminais *Une maison pour Monsieur Biswas* de V. S. Naipaul sur la ligne 2, j'ai éclaté en sanglots, bouleversée par sa prouesse littéraire. J'étais consciente de ses opinions politiques controversées (notamment son mépris pour les écrivaines), toutefois je comprenais que cet homme avait accompli quelque chose de miraculeux avec le roman. Grâce au mécanisme de l'empathie, Naipaul avait réussi à provoquer chez moi un attachement profond pour un personnage humble et curieux qui luttait si maladroitement et pourtant de manière vitale pour ses rêves. Plus tard, j'ai appris qu'Arwacas, le décor fictif de l'intrigue, était inspiré de Chaguanas, une ville indo-trinidadienne peuplée d'immigrés où Naipaul a grandi. C'est Naipaul qui m'a donné l'autorisation d'écrire sur Elmhurst, mon propre quartier du Queens.

Après les cours, les lectures, les brouillons jetés, j'ai commencé à aborder mon roman à la manière d'une journaliste : par les recherches. Quand j'ai voulu en savoir plus sur le personnage de Ted Kim, le banquier d'investissement, j'ai discuté avec plusieurs hommes diplômés de Harvard Business School. L'un d'eux m'a suggéré de feindre d'y postuler moi-même, parce qu'il fallait mettre les pieds dans une telle école pour y croire. C'est ce que j'ai fait. Je me suis connectée à leur site internet et j'ai rempli une demande de visite du campus, ce qui m'a permis d'y passer une journée.

J'ai assisté à un cours. Il y avait peut-être vingt-cinq étudiants, et chaque personne avait son nom devant elle. Impossible de se cacher dans cette salle ; et personne ne semblait essayer. Ce cours n'avait rien à voir avec ceux

que j'avais pu suivre au lycée ou à l'université. Je ne savais pas si tous les étudiants avaient fait leurs devoirs ou même comprenaient le tableur complexe projeté sur le fond blanc, mais j'ai appris une chose essentielle au sujet de ces jeunes personnes. Mon hypothèse est la suivante : ce qui distingue un élève de Harvard Business School des autres, c'est sa confiance inébranlable en ses capacités. Je ne m'étais jamais retrouvée entourée d'une jeunesse si certaine de pouvoir conquérir le monde et résolue à le faire. Au bout de quelques heures, j'ai moi-même envisagé de candidater sérieusement en école de commerce, tant l'énergie y était stimulante. Ici, il n'y avait pas de place pour la déprime, l'anxiété, ou le doute. Finalement, je n'ai pas tenté d'intégrer HBS. Mais cette journée m'a changée pour de bon. Parce que j'ai alors commencé à accorder beaucoup plus de crédit aux recherches sur le terrain, non pas pour le réalisme des détails ou des bribes de dialogue, mais pour les émotions que procure un tel afflux d'informations nouvelles. J'ai gagné en assurance par la seule proximité de ces personnes hautement dynamiques. J'ai imaginé l'impact de deux années entières dans cette atmosphère si en simple visiteuse et écrivaine sans roman, je pouvais en ressentir les effets positifs après seulement quelques heures. J'ai canalisé cette sensation et je l'ai attribuée à Ted, un personnage dont la certitude d'avoir raison ne vacille ni face au conflit ni face à la peur. C'est sa force de conviction qui propulse Ted vers un grand succès financier. Pourtant elle se retrouve ébranlée par le désir et l'amour clandestin. Ted n'a pas un bon fond, mais mes recherches m'ont permis de prendre conscience de sa vulnérabilité, et c'est ainsi que j'ai appris à l'aimer pour ce qu'il est.

Puis, un miracle s'est produit. Le magazine littéraire *The Missouri Review* a publié un de mes textes, que j'avais réécrit dix-sept ou dix-huit fois. J'avais une boîte

d'archives pleine des brouillons de cette seule histoire. Dix-huit réécritures : peut-être était-ce la clé du succès.

Peu de temps après cela, j'ai commencé à avoir mal aux poignets au point de peiner à soulever un mug de café. Sam était alors en maternelle et pour l'y déposer et aller le chercher je n'avais que quelques rues à parcourir, mais la marche m'était douloureuse tant mes chevilles étaient enflées. Tenir la main de mon fils pour traverser au passage piéton relevait de l'effort. Je ne pouvais plus tourner les poignées des portes ni monter facilement un escalier. Après quelque temps d'errance diagnostique, on a fini par me diriger vers un rhumatologue qui a compris que mon insuffisance hépatique chronique était responsable de mon affaiblissement. J'avais développé une cirrhose – moi qui n'avais jamais bu ne serait-ce qu'une goutte de vin.

Beaucoup de médecins ont correspondu entre eux à mon sujet. Un gastro-entérologue voulait essayer l'interféron, parce que j'étais très jeune et que la liste d'attente est longue pour les transplantations de foie. Pendant trois mois, je me suis injecté ce médicament dans la cuisse quotidiennement. Mes cheveux tombaient par poignées sous la douche. Il me suffisait de me courber en passant le balai pour que des vaisseaux sanguins éclatent sur mon visage, créant des hématomes. Des crises de diarrhée ou de vomissement m'empêchaient de quitter la maison. Chaque jour, je n'avais que quelques heures d'énergie et je les réservais à mon fils de trois ans. Je voulais qu'il me croie en forme.

Quand le traitement a pris fin, mes examens du foie ont témoigné d'une sensible amélioration. Par prudence, mon médecin en a prescrit de nouveaux. J'ai continué à travailler sur mon roman *La Famille Han*, résolue à en terminer le premier jet. Un an après le traitement, le médecin m'a confirmé que j'étais guérie de ma maladie chronique. *Une chance sur un million*, s'est-il émerveillé. Je suis rentrée à la maison cet après-midi-là et je me suis

allongée sur mon lit pour savourer l'heureuse nouvelle. Cette vie n'avait pas fini de me surprendre. Je me suis juré de ne plus laisser la peur du jugement me ralentir. À ce jour, je continue de tenir cette promesse.

Quand j'ai vendu le manuscrit de *La Famille Han* à l'été 2006, je totalisais onze ans d'apprentissage de l'écriture. J'avais trente-sept ans.

M.J.L.
Août 2016

*« Le prix de nos couronnes est déjà acquitté –
il ne nous reste plus qu'à les porter. »*
James Baldwin

LIVRE I

Une histoire de finances

LES OPTIONS

L'EXCELLENCE N'EST PAS TOUJOURS UN CADEAU. Réputée pour la sienne, Casey Han se sentait contrainte de choisir la voie de la respectabilité et du succès. Pourtant, seules la beauté et la connaissance la faisaient vibrer. Immigrée coréenne élevée dans un sombre quartier ouvrier du Queens, à New York, elle entretenait des espoirs d'une destinée flamboyante loin des peines du quotidien laborieux de ses parents, gérants d'un pressing à Manhattan.

Casey était particulièrement grande pour une Coréenne – un peu plus d'un mètre soixante-dix – mince, et très méticuleuse en matière de vêtements. Ses cheveux noirs étaient coupés aux épaules, elle se poudrait soigneusement le nez et on ne la voyait jamais sans son impeccable rouge à lèvres bordeaux. Par souci d'économie, elle gardait ses lunettes à la maison, et à l'extérieur portait des lentilles pour compenser sa

myopie. Sans se trouver jolie, Casey savait qu'elle n'était pas dénuée de charme – un brin de sensualité dont elle pouvait tirer parti. Elle admirait la pudeur et méprisait celles qui déployaient trop d'efforts pour se donner l'air sexy. Pour une jeune femme de seulement vingt-deux ans, Casey Han collectionnait un nombre impressionnant de théories sur la beauté et la sexualité, mais pour l'essentiel, sa philosophie reposait sur un principe simple : l'élégance prévaut sur le faste. Elle avait lu quelque part que Jackie Kennedy conseillait pour se vêtir de s'inspirer d'une colonne de marbre, et Casey suivait ce précepte à la lettre.

Dans la spacieuse cuisine au sol de lino du trois pièces à loyer encadré de ses parents à Elmhurst, Casey détonnait avec sa chemise en lin et son pantalon en coton – toute de blanc vêtue comme si elle s'apprêtait à commander un gin tonic sur un plateau d'argent. Assis à côté d'elle à la table en Formica, Joseph Han, son père, aurait facilement pu passer pour son grand-père. Il remplissait un verre de glaçons pour son premier whisky de la soirée. Il était rentré une heure plus tôt, après avoir consacré son samedi à trier du linge sale au pressing de Sutton Place qu'il gérait pour le compte de Mr Kang, un Coréen aisé propriétaire d'une douzaine de succursales. Joseph et sa fille Casey ne se parlaient pas. Il lui préférait sa cadette, Tina. Finaliste au concours national du Westinghouse Science Talent Search dans son lycée matheux du Bronx – une écurie à futurs Nobel – et désormais vice-présidente des Jeunesses chrétiennes de la prestigieuse université du MIT, Tina était en premier cycle d'études de médecine. Beauté coréenne traditionnelle, elle était le portrait craché de leur mère.

Leah, justement, s'affairait aux fourneaux pour leur premier repas en famille depuis des mois, tout en fredonnant des hymnes religieux pendant que Tina éminçait les oignons verts. À tout juste quarante ans,

les cheveux qui tombaient en frange sur son front pâle et lisse grisonnaient déjà. À dix-sept ans, on l'avait mariée à Joseph, un ami proche de son frère aîné, alors âgé de trente-six ans. Casey avait été conçue pendant leur nuit de noces, et Tina était née deux ans plus tard.

C'était un samedi soir de juin. Une semaine s'était écoulée depuis la remise des diplômes de premier cycle universitaire de Casey. Elle revenait de ses quatre ans à Princeton avec une diction raffinée, un handicap enviable au golf, des copains fortunés, un petit ami populaire et on ne peut plus américain, une passion secrète d'agnostique pour la lecture de la Bible, et une mention bien en économie. Mais elle rentrait à la maison sans promesse d'embauche et avec un certain nombre de mauvaises habitudes.

Virginia Craft, la colocataire de Casey pendant ces quatre ans, avait tenté de la convaincre de renoncer à la pire de ses manies, celle qui la consumait alors qu'elle tapotait nerveusement le sol de ses pieds nus pour supporter les ruminations silencieuses de son père : en cet instant, Casey aurait pu monnayer son corps contre une cigarette. La perspective de s'en griller une sur le toit de l'immeuble après dîner était tout ce qui la maintenait sur cette chaise de cuisine. Mais la jeune diplômée avait d'autres soucis que la nicotine ne résoudrait pas. Puisqu'à l'issue de son premier cycle universitaire, elle n'avait pas trouvé de travail, elle était de retour dans le trois pièces de ses darons sur Van Kleeck Street. Dix-sept ans plus tôt, en 1976 – l'année du bicentenaire de la création des États-Unis d'Amérique –, le couple Han et ses deux filles avaient émigré à New York pour s'installer dans cet immeuble du Queens. Depuis, la peur panique du changement dont était pétrie Leah les empêchait de le quitter. Toute cette histoire avait quelque chose de pathétique.

La cigarette, entre autres petites choses, venait éroder la perception qu'avait Casey de sa propre honnêteté. Elle qui d'ordinaire s'enorgueillissait d'être une personne franche – tout en éludant les questions de ses parents – dissimulait certains secrets, dont le plus grand était Jay Currie : son petit ami américain, et blanc. Quelques jours plus tôt, à l'issue d'une très agréable partie de jambes en l'air, Jay avait suggéré, coude sur son coussin et tête appuyée sur sa main : « Emménage avec moi. Imaginez un peu, Miss Han : du sexe à volonté. » Ses parents ne se doutaient pas qu'elle n'était plus vierge et qu'elle prenait la pilule depuis ses quinze ans. Chez eux, Casey se sentait nerveuse et elle ne cessait de palper ses poches en quête d'allumettes. Elle regrettait déjà l'université – et même les plats chargés en féculents du réfectoire privé du club d'étudiants qu'elle fréquentait à Princeton. Mais la nostalgie ne lui serait d'aucune utilité. Ce qu'il lui fallait, c'était un plan pour s'échapper d'Elmhurst.

Au printemps dernier, faisant fi des conseils de Jay, Casey n'avait postulé que pour un seul programme de formation en entreprise. Elle avait découvert, une fois tous les papiers remplis, que Kearns Davis était la banque d'investissement que tous les diplômés de premier cycle en économie convoitaient pour leur apprentissage en cette année 1993. Mais elle s'était rassurée avec le fait qu'elle avait de meilleures notes que Jay, et qu'elle était capable de vendre n'importe quoi. Lors de l'entretien chez Kearns Davis mené par deux femmes, Casey avait débarqué en jupe et veste de soie jaune et avait tenté une blague sur Nancy Reagan, espérant créer entre elles une connivence féministe. Les deux banquières – aux tailleurs en laine bleu marine et anthracite – avaient laissé quinze minutes top chrono à Casey pour se plomber. En lui indiquant la sortie, elles n'avaient même pas pris la peine de lui serrer la main.

Restait l'école de droit. Elle avait obtenu une place à Columbia. Mais les pères avocats de ses amis se noyaient sous le boulot, et leur quotidien lui paraissait peu attrayant. Les avocates qui fréquentaient Sabine's, le grand magasin de luxe où Casey travaillait les week-ends, lui avaient conseillé : « Si c'est l'argent qui t'intéresse, va en business school. Pour sauver des vies, médecine. » La Sainte-Trinité droit, commerce et médecine semblait être la seule religion à New York. Il était arrogant et peut-être imprudent, pour une jeune fille issue de l'immigration et sortie de sa banlieue, de prétendre à choisir sa propre voie. Néanmoins, Casey n'était pas prête à renoncer à ses rêves, aussi flous soient-ils, pour se rabattre sur une carrière « raisonnable ». Dans le dos de son père, elle avait écrit à Columbia pour reporter son admission d'un an.

Tout en versant des louches de sauce aux oignons verts sur la daurade rôtie, sa mère chantait un cantique de sa voix remarquable. Des trémolos accompagnèrent la fin du verset « *Waking or sleeping, thy presence my light* », puis avec une discrète inspiration, elle entonna, « *Be thou my wisdom, and thou my true word...* ». Leah avait quitté le pressing tôt ce matin-là pour faire les courses et cuisiner les plats préférés de ses filles. Tina, son bébé, était rentrée jeudi soir. À présent, les deux étaient à la maison. Le cœur rempli de joie, elle pria pour que Joseph soit dans de bonnes dispositions. Elle estima d'un rapide coup d'œil le volume de whisky dans la bouteille de Dewar's. Le niveau n'avait guère baissé depuis la veille. En vingt-deux ans de mariage, Leah avait eu le temps de comprendre qu'il valait mieux que Joseph boive un verre ou deux au dîner plutôt qu'aucun. Son époux n'était pas un alcoolique – du moins pas de ceux qui fréquentent les bars, traînent on ne sait où et dilapident en une nuit le salaire de la semaine. Joseph travaillait dur. Mais sans son whisky, il ne parvenait pas à s'endormir.